

## CHAPITRE 1

*Mercredi 21 décembre 1994*

**O**uf ! Nous y sommes ! Confortablement installé dans mon siège, je viens de boucler ma ceinture et laisse, enfin, retomber la pression.

Confortablement est un euphémisme. Disons que je suis assis dans un siège d'avion passablement avachi et qui devait être d'un beau bleu dans sa jeunesse. Espérons simplement que la carlingue et surtout les moteurs sont mieux entretenus...

Quelle journée ! Depuis ce matin, nous courons d'un bout à l'autre de Makassar, dans la chaleur moite et étouffante de la mousson indonésienne. Jusque-là, notre mission s'était déroulée sans trop de difficultés. Mais il a fallu que notre dernier interlocuteur se révèle être le plus tatillon de tous. Il nous a contraints à revenir discuter des points de détails sans importance, ce matin, dans son bureau démesuré de l'hôpital principal d'Ujung Pandang. C'est ainsi que les Indonésiens nomment maintenant l'ancienne Makassar. Résultat : nous avons raté notre avion de retour pour Jakarta et aurions perdu tout espoir

de passer Noël en famille si Dominique, le responsable de notre filiale indonésienne, n'avait eu l'idée géniale d'affréter un avion-taxi. Coup de chance, il en a trouvé un qui s'apprêtait justement à repartir, à vide, pour Jakarta.

Voilà comment l'infirmière, qui a participé à cette mission, et moi-même, nous retrouvons seuls passagers d'un Fokker F27 mixte, cargo-passagers, qui s'apprête à décoller. Dominique et le radiothérapeute français qui complétait notre équipe vont rester encore un jour ou deux à Makassar, afin d'aplanir les dernières difficultés. En effet, ce médecin, récemment divorcé, n'a pas de contraintes pour les fêtes de Noël. Dominique, quant à lui, vit en famille à Jakarta.

Mais, j'ai bien cru que nous n'y arriverions jamais ! Trouver un avion, négocier le prix du passage, rejoindre à temps l'aéroport en taxi malgré les embouteillages, puis passer les divers contrôles, ont constitué autant d'épreuves redoutables pour nos nerfs déjà mis à rude épreuve ce matin. Les contrôles en question ont d'ailleurs failli compromettre notre départ. En effet, pendant les quelques heures de détente que nous avons pu grappiller durant ces trois journées passées à Ujung Pandang, j'ai eu l'idée saugrenue d'acheter un magnifique kriss chez un antiquaire installé dans notre hôtel. Date-t-il vraiment du XIX<sup>e</sup> siècle comme me l'a affirmé le patron de cette échoppe ? En tout cas, ce couteau traditionnel est magnifique avec sa poignée en corne ciselée et incrustée de laiton. Sa longue lame droite, d'une trentaine de centimètres, est également ciselée sur ses deux faces. Un kriss tellement beau que le policier ou le douanier qui a contrôlé mes bagages a

voulu me le confisquer, sous prétexte que j'allais exporter une antiquité. Et moi de rétorquer que c'était une copie et d'argumenter que, de toute façon, c'était un cadeau que j'allais offrir à un ami de Jakarta et que cet objet ne quitterait donc pas l'Indonésie. De longues minutes plus tard, nous n'avions pas avancé d'un pouce et nos arguments respectifs tournaient en boucle. Alors, devant l'air atterré de ma compagne de voyage qui voyait s'envoler, si j'ose dire, tout espoir de retrouver ses enfants pour Noël, j'ai sorti deux billets de cinq dollars qui ont immédiatement convaincu le policier qu'il s'agissait bien d'une copie. Finalement, nous avons pu rejoindre notre avion où nous avons été accueillis par deux jeunes pilotes très sympathiques et, espérons-le, tout à fait compétents.

À cet égard, la mission exploratoire qui s'achève nous a permis de constater que la plupart de nos interlocuteurs indonésiens n'ont rien à envier à leurs homologues occidentaux sur le plan professionnel. En tout cas, en ce qui concerne les médecins, dont un bon nombre s'est formé ou spécialisé aux États-Unis, mais surtout en Europe : Pays-Bas, bien sûr, mais également Grande-Bretagne.

\*\*\*\*\*

Dans le cadre d'un projet de développement financé par la France et destiné à leur procurer des équipements modernes, nous venons de faire le tour des principaux services de radiothérapie de l'île de Java : à Jakarta, Semarang, Surabaya, Malang et Jogjakarta auxquels il a

fallu ajouter, au tout dernier moment, Ujung Pandang sur l'île de Sulawesi, autrefois appelée Célèbes. À l'issue de presque trois semaines d'une mission bien fatigante mais passionnante, nous nous apprêtons à survoler la mer de Florès puis la mer de Java afin de rejoindre Jakarta et d'attraper l'avion d'Air France pour Paris. Avion qu'il n'est pas question de rater, car nous ne pourrions sûrement pas trouver de places sur un autre vol ; ceux-ci sont pris d'assaut par les expatriés désireux de retrouver la mère patrie pour les fêtes de fin d'année. En attendant, nous avons un bon millier de kilomètres à parcourir, en majeure partie au-dessus de l'eau. Si j'ai bien compris, nous allons faire le trajet en ligne droite. Heureusement, cette région est parsemée d'îles, mais les aéroports de déroutement ne doivent pas être légion. Quelle idée d'être montés à bord de ce biturbopropulseur d'âge indéterminé ! Mais il est trop tard pour changer d'avis.

Tout doucement, poussé par un petit tracteur, notre appareil commence à reculer. Le copilote en profite pour venir nous montrer où sont nos gilets de sauvetage. Il nous explique aussi que nous risquons d'être un peu secoués par des turbulences et que notre vol devrait durer un peu moins de quatre heures, inch Allah ! Il s'en retourne bien vite dans la cabine de pilotage dont la porte reste grande ouverte. Il n'y a pas d'hôtesse sur cet avion charter et je m'en passerai fort bien, car je compte m'octroyer un sommeil réparateur pendant ce vol qui se déroulera en grande partie dans le noir. En effet, le soleil ne va pas tarder à se coucher brusquement ; nous ne sommes pas très loin de l'équateur.

Une fois de plus, il se confirme que ces missions sont bien frustrantes sur le plan touristique. Mais il est vrai que nous sommes venus ici pour travailler et non pour faire du tourisme. Lorsque j'évoque mon métier et les nombreux déplacements qu'il comporte, mes amis se mettent à rêver de mers turquoises, de plages dorées, de cocotiers, de créatures de rêve... La réalité est beaucoup moins souriante et faite de décalages horaires, de nuits en avion, de réunions sans fin, de dîners d'affaires profondément ennuyeux, le plus souvent entre hommes. Et puis contrairement à certains de mes collègues, je ne suis adepte ni des virées en boîtes de nuit ni des amours tarifées, en dépit des nombreuses opportunités que procure ce genre de missions ou des sollicitations, plus ou moins bien intentionnées, de la part de certains clients ou fournisseurs.

Cette fois-ci néanmoins, dans la mesure où un médecin et une infirmière ont accepté de participer à notre mission sans réclamer la moindre rémunération, Dominique et moi-même avons essayé d'y inclure un petit programme d'agrément. À Jakarta, nous leur avons fait visiter l'extraordinaire marché chinois. Âmes sensibles, s'abstenir. Pour se nourrir, on peut y acheter toutes sortes d'animaux vivants plus ou moins ragoûtants : serpents, grenouilles, vers, insectes et bien sûr poissons, crabes, cochons, volailles... Je n'y ai pas repéré de singes ni de chiens, mais... Avec les fruits exotiques et les légumes de toutes sortes, c'est un véritable festival de cris et de couleurs mais aussi d'odeurs, plus ou moins agréables dans la touffeur de Jakarta. Nous avons également jeté un

coup d'œil sur le port où sont alignées des dizaines de goélettes traditionnelles, à mi-chemin entre la jonque et le boutre. Ces « pinisi » font un cabotage incessant entre les milliers d'îles que compte l'Indonésie. Nous les avons retrouvées à Makassar où beaucoup d'entre elles sont fabriquées. Dans la région de Semarang, nous avons fait découvrir à nos deux experts le magnifique temple bouddhiste de Borobodour, construit voilà près de douze siècles. Une jolie route sinuant de Surabaya à Malang, entre des rizières en terrasses, quelques bons restaurants indonésiens où nous avons découvert une cuisine savoureuse mais fort épicée et de très agréables hôtels ont complété ce programme touristique. Par ailleurs, Dominique a tenu absolument à nous faire découvrir la boîte de nuit la plus torride de Jakarta. J'ai cru y devenir sourd et me suis profondément ennuyé à regarder se trémousser de jeunes créatures, peu vêtues, dont il est bien difficile de savoir si elles ont quinze ou vingt-cinq ans. Curieux spectacle, dans ce pays par ailleurs fortement islamisé, où semblent fleurir, en province notamment, de plus en plus de voiles islamiques. Ceci me semble inquiétant et je suis d'ailleurs bien content de quitter Sulawesi ce soir, car j'ai cru comprendre que des milices islamiques commençaient à s'en prendre aux chrétiens dans le centre de l'île.

Cela fait déjà un petit moment que nous roulons sur les taxiways et notre appareil vient enfin de se positionner en bout de piste. Progressivement, le pilote met les gaz à fond. Une odeur de kérosène se répand dans la cabine et notre vieux Fokker se met à vibrer de toute sa membrure métallique. Le vrombissement se fait de plus en plus

intense. Brusquement, le pilote lâche les freins. Notre coucou s'ébranle puis se met à rouler de plus en plus vite. En me penchant, je peux apercevoir les lumières de la piste qui défilent devant le pare-brise du cockpit. Soudain, ces lumières disparaissent ; nous venons de quitter la piste. Nous montons vers notre altitude de croisière. Peu à peu, le pilote réduit les gaz et le bruit des moteurs se fait moins assourdissant. Je me tourne vers ma voisine, nous nous sourions et ne tardons pas à nous endormir.



## CHAPITRE 2

Soudain, je suis réveillé par de fortes turbulences. Je regarde ma montre : cela fait près d'une heure que je dors. Je déteste les turbulences. On ne peut pas dire que j'ai peur en avion ; j'apprécie tout particulièrement les phases de décollage ou d'atterrissage, bien qu'elles soient réputées les plus dangereuses, mais je déteste absolument ces fichues secousses. C'est physique et d'autant plus bizarre que j'adore me faire secouer en bateau lorsque la mer est grosse.

Ma voisine dort encore. Elle me semble épuisée. Il faut dire que c'est la première fois qu'elle participe à une mission de ce type. Elle a sans doute été surprise par le rythme effréné que nous avons adopté pendant ces deux grosses semaines. Elle travaille dans un centre anti-cancéreux situé dans le Vaucluse. Nous avons souhaité sa présence au sein de notre équipe, car nous allons installer, entre autres équipements, des projecteurs de sources radioactives dans chacun des centres visités. Ces appareils sont destinés au traitement de certains cancers

de l'utérus ou du rectum. Nous devons mettre en place un important programme de formation pour les personnels paramédicaux, programme pour lequel son expertise sera déterminante. Elle a d'ailleurs fait un travail tout à fait remarquable malgré le caractère très inégal de ses interlocuteurs et les difficultés de communication. Autant les médecins indonésiens sont habituellement de bons anglophones, autant la plupart des paramédicaux nécessitent le recours à des interprètes.

Bien qu'elle travaille dans le Sud, Stéphanie est une blonde plantureuse. D'origine normande, elle est née près du Havre où son père était capitaine au long cours. Mariée, elle a deux filles et un fils. Son aînée va sur ses douze ans. À vue de nez, cette jeune femme sympathique et dynamique doit avoir dans les trente-cinq à trente-huit ans. Sportive, c'est une passionnée de voile, ce qui nous a permis d'échanger quelques souvenirs agréables.

Pendant que je pensais à tout cela, les turbulences n'ont fait que se renforcer. Je vérifie que ma ceinture est bien attachée et que ma voisine a bien mis la sienne. D'ailleurs, la voici qui se réveille et m'interroge du regard. Je lui fais signe que tout va bien mais que ça commence à bien secouer. Où que se porte notre regard, nous ne voyons que d'énormes nuages noirs parsemés d'éclairs qui illuminent sans cesse notre cabine. Je prends conscience que nous n'allons pas pouvoir contourner cet orage et que nous allons nous faire méchamment tabasser. Dans cette nuit débutante, le spectacle est dantesque. Mais je m'en serais volontiers passé ! Et ma voisine aussi, me semble-t-il. J'évite de croiser son regard pour qu'elle ne

lise pas d'appréhension dans le mien. Je me cale dans mon fauteuil, ferme les yeux, bâcle une petite prière et attends stoïquement que ce mauvais moment se termine.

Par l'interphone, le copilote s'assure que nous avons bien « fasten » nos « seat belts ». Il était temps qu'il s'en préoccupe ! Il croit bon également de nous prévenir que nous allons subir des turbulences désagréables, mais se veut rassurant en nous disant que nous n'avons rien à craindre. Sans doute ! Mais... vivement que ça se termine ! En effet, l'avion est de plus en plus secoué. Nous avons véritablement le sentiment d'être sur des montagnes russes et les trous d'air succèdent aux embardées dans une folle sarabande. Bientôt, un bruit de vaisselle cassée provenant du petit office et suivi d'une agréable odeur d'épices me laisse penser que notre dîner vient d'atterrir sur le plancher de la cabine. De toute façon, notre estomac n'acceptera plus grand-chose quand nous aurons fini de traverser cet impressionnant orage de mousson. Pour couronner le tout, nous venons de nous faire frapper par la foudre. Même si ce n'est pas dangereux, comme je crois m'en souvenir, c'est fichtrement impressionnant dans un petit appareil. Si je ne commençais pas à avoir la trouille, je pourrais trouver cela excitant. Quand je pense que des gens payent dans les foires pour se procurer des sensations fortes sur des manèges. Dans un bref moment de lucidité, je me dis que c'est complètement débile d'avoir laissé ma femme et mes trois jeunes enfants pour jouer les globe-trotters. Pourquoi avoir quitté mes fonctions hospitalières et une carrière toute tracée à l'Assistance publique de Paris pour les aléas de l'ingénierie ?